

Imago



AU DIABLE VAUVERT

Octavia E. Butler

Imago

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par JESSICA SHAPIRO



De la même autrice aux éditions Au diable vauvert

LA PARABOLE DU SEMEUR, roman, 2001, 2020

LA PARABOLE DES TALENTS, roman, 2001, 2021

NOVICE, roman, 2008, 2020

LIENS DE SANG, roman, 2021

CYCLE XENOGENESIS :

L'AUBE, roman, 2022

L'INITIATION, roman, 2023

Titre original : IMAGO

ISBN : 979-10-307-0637-6

© Octavia E. Butler, 1989

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À Irie Isaacs

I

MÉTAMORPHOSE

1

J'entamai ma première métamorphose si discrètement que personne ne la remarqua. Les métamorphoses ne sont pas supposées commencer ainsi. La plupart des gens passent d'abord par de petits changements physiques évidents – la perte de doigts et d'orteils, par exemple, ou la poussée de nouveaux doigts et orteils à l'aspect différent.

J'aurais aimé que ma propre expérience soit aussi normale, aussi sûre.

Pendant plusieurs jours, je changeai sans attirer l'attention. Habituellement, les premières étapes durent des jours sans occasionner de sommeil profond, mais dans mon cas, si. Mes premiers changements furent sensoriels. Goûts, odeurs, toutes les sensations devinrent soudain complexes, déroutantes et pourtant étonnamment séduisantes.

Je dus tout réapprendre. L'eau de la rivière, par exemple : quand j'y nageai, je remarquai deux saveurs primaires – hydrogène et oxygène? – et de

nombreuses saveurs secondaires. Je parvenais à distinguer et goûter chacune individuellement. D'ailleurs, je ne pouvais pas m'empêcher de les distinguer les unes des autres. Mais j'appris rapidement à les reconnaître et à accepter leur nouvelle complexité si bien que je n'étais attentif qu'aux changements occasionnels subis par les saveurs mineures.

À Lo, la rivière nous arrivait chargée de sédiments. « Riche », disaient les Oankali. « Boueuse », disaient les Humains de cette eau qu'ils filtraient ou buvaient après avoir laissé le limon se déposer au fond. « C'est juste de l'eau », disaient les façonnés comme moi en haussant les épaules. Nous n'avions jamais rien connu d'autre.

Je réappris aussi vite que possible à comprendre et accepter mes impressions sensorielles des gens et des choses qui m'entouraient. Cette expérience accaparait tellement mon attention que je m'étonnais que ma famille ne s'aperçoive pas qu'il m'arrivait quelque chose qui sortait de l'ordinaire. Or, à part me faire savoir que je rêvassais trop, mes parents eux-mêmes ne remarquèrent pas les signes.

Après tout, c'étaient les mauvais signes. Comme personne ne les attendait, personne ne les remarqua lorsqu'ils apparurent.

Mes cinq parents étaient déjà vieux quand je suis né. Quoiqu'ils ne paraissent pas plus âgés que mes sœurs et frères aînés, ils avaient participé à la fondation de Lo. Ils avaient des petits-enfants âgés. Je ne crois pas les avoir jamais surpris. Je n'étais pas sûr d'avoir envie de les surprendre à présent. Je ne voulais

pas le leur dire. Surtout à Tino, mon père humain. En tant que parent humain du même sexe, il était censé rester auprès de moi au cours de ma métamorphose. Mais je ne me sentais pas attiré vers lui comme je l'aurais dû. Pas plus que je ne me sentais attiré vers Lilith, la mère qui m'avait donné naissance. Elle aussi était humaine, et ce qui m'arrivait n'avait rien d'humain. Étrangement, je ne voulais pas non plus me confier à mon père oankali, Dichaan, qui aurait pourtant été le choix logique après Tino. Ma mère oankali, Ahajas, serait allée parler de ma part à l'un de mes pères. Elle l'avait fait pour deux de mes frères qui redoutaient la métamorphose – redoutaient de trop changer et de perdre tout signe de leur humanité. Je n'étais pas non plus à l'abri de telles craintes, bien que cela ne m'ait jamais inquiété auparavant. Ahajas aurait parlé, à moi comme pour moi, qu'importe mon problème. De tous mes parents, c'était celle à qui je me confiais le plus facilement. Je serais allé la voir si cette idée m'avait paru plus attrayante – ou si j'avais compris pourquoi elle me paraissait si rebutante. Qu'est-ce qui clochait chez moi? Je n'étais ni timide ni effrayé, mais dès que je songeais à aller la voir, je me sentais d'abord attiré puis... presque repoussé.

Enfin, il y avait mon parent ooloi, Nikanj.

Lui me dirait d'aller voir l'un de mes parents du même sexe – l'un de mes pères. Que pouvait-il dire d'autre? Je savais pertinemment que j'avais amorcé ma métamorphose, et c'était l'une des rares choses pour lesquelles les parents ooloi n'étaient pas en

mesure d'apporter leur aide. Certains Humains persistaient encore à considérer les ooloi comme une sorte de mélange mâle-femelle, mais ils avaient tort. Les ooloi étaient ce qu'ils étaient – un sexe purement et simplement différent.

J'allai donc voir Nikanj, espérant juste profiter un peu de sa compagnie. Il finirait par remarquer ce qui m'arrivait et m'enverrait consulter mes pères. En attendant, je me reposerais près de lui. J'étais fatigué, somnolent. La métamorphose consistait surtout à dormir.

Nikanj était dans la maison familiale, en train de parler à deux Humains que je ne connaissais pas. Les Humains se tenaient à distance respectueuse de lui. La femelle semblait presque s'abriter derrière le mâle, qui tâchait d'avoir l'air courageux. Tous deux prirent peur en me voyant ouvrir un mur et entrer dans la pièce. Puis, après m'avoir observé de près, ils se détendirent un peu. J'avais une apparence fort humaine, en particulier s'ils me comparaient à Nikanj, qui n'était pas humain du tout.

Les Humains dégageaient une indéniable odeur de sueur et d'adrénaline, de nourriture et de sexe. Je m'assis par terre et j'entrepris de cerner les mélanges complexes d'effluves. Ma nouvelle perception ne me laisserait rien faire d'autre. Une fois que j'aurais terminé, je pensais être capable de suivre ces deux Humains à la trace n'importe où.

Nikanj, ayant remarqué mon arrivée, ne me prêta plus aucune attention. Il avait l'habitude de voir ses enfants aller et venir à leur guise, de nous

accorder du temps pour nous apprendre ce que bon lui semblait.

Parce qu'il était ooloi, il avait une odeur incroyablement complexe. Il avait recueilli en lui non seulement le matériel reproductif des autres membres de la famille mais aussi des cellules d'autres plantes et espèces animales qu'il avait croisées récemment. Il étudierait ces dernières, les mémoriserait, puis les consommerait ou les stockerait. Il consommait celles qu'il se savait capable de recréer de mémoire, en se servant de son propre ADN. Les autres, il les maintenait en vie dans une sorte d'état d'inertie jusqu'à ce qu'il en ait besoin.

Son odeur sous-jacente la plus distincte était Kaal, le clan dont il était issu. Je n'avais jamais rencontré ses parents, mais je reconnaissais l'odeur de Kaal chez les autres membres de ce clan. Cependant, jamais je ne l'avais remarquée chez Nikanj ni isolée ainsi.

L'odeur principale était celle de Lo, bien sûr. Nikanj s'était accouplé avec des Oankali du clan Lo et avait par conséquent modifié sa propre odeur, comme de coutume chez les ooloi. Le mot « ooloi » ne peut se traduire de façon directe car sa signification est aussi complexe que l'odeur de Nikanj. « Précieux étranger. » « Pont. » « Négociant de vie. » « Tisserand. » « Aimant. »

Aimant, selon ma mère – celle qui m'a donné naissance. Les gens sont attirés par les ooloi et sont incapables de leur résister. C'était son cas, d'ailleurs. Mais d'un autre côté, Nikanj non plus n'avait pas pu résister à ma mère ni à aucun de ses partenaires.

Les Oankali affirmaient qu'il était aussi difficile de rompre les liens chimiques de l'accouplement que d'arrêter de respirer.

Les odeurs... les deux Humains étaient en couple depuis longtemps et chacun portait l'odeur de l'autre.

« On ne sait pas encore si on veut émigrer, expliquait la femelle. On est venus voir par nous-mêmes, pour nous et pour nos semblables.

— Nous vous montrerons tout, répondit Nikanj. La colonie martienne n'a aucun secret, pas plus que le voyage pour y parvenir. Mais actuellement, les navettes allouées à l'émigration sont toutes utilisées. Nous mettons un espace d'accueil à disposition des Humains qui souhaitent patienter. »

Les deux Humains échangèrent un regard. Il émanait encore d'eux une odeur de peur mais à présent tous deux s'efforçaient de paraître courageux. Leurs visages étaient quasiment inexpressifs.

« On ne veut pas rester ici, dit le mâle. On reviendra quand il y aura un vaisseau. »

Nikanj se leva – ou se déplia, comme disent les Humains. « Je ne sais pas quand le prochain vaisseau sera là, déclara-t-il. Ils arrivent quand ils arrivent. Laissez-moi vous montrer l'espace d'accueil. Il ne ressemble pas à cette maison. Des humains l'ont bâti avec du bois coupé. »

Le couple s'écarta précipitamment de Nikanj.

D'amusement, les tentacules sensoriels de Nikanj s'aplatirent contre son corps. Il se rassit. « Il y a d'autres Humains qui attendent dans l'espace d'accueil, assura-t-il avec douceur. Ils sont comme vous.

Ils souhaitent avoir leur propre monde exclusivement réservé aux Humains. Ils feront le voyage avec vous. » Il s'interrompt et me regarda. « Eka, tu veux bien leur montrer ? »

J'avais plus que jamais envie de rester avec lui, mais je voyais bien que les deux Humains étaient soulagés d'être confiés à quelqu'un qui était au moins humain d'apparence. Je me levai donc et leur fis face.

« Voici Jodahs, annonça Nikanj, l'un de mes benjamins. »

La femelle me décocha un regard que j'avais vu trop souvent pour ne pas le reconnaître. « Mais je croyais...

— Non, lui dis-je avec un sourire. Je ne suis pas humain. Je suis un façonné né d'une Humaine. Venez par ici. L'espace d'accueil n'est pas loin. »

Ils ne voulurent me suivre à travers l'ouverture que je venais de pratiquer dans le mur que lorsqu'elle fut totalement béante – craignant sans doute que le mur se referme sur eux et les blesse.

« Ce serait comme si une grande main vous attrapait avec douceur, leur dis-je une fois tous de l'autre côté.

— Quoi ? demanda le mâle.

— Si le mur se refermait sur vous. Il ne vous ferait aucun mal car vous êtes vivants. En revanche, il risquerait de manger vos vêtements.

— Non merci ! »

Je ris. « Il paraît que ça arrive parfois, mais je n'ai jamais eu l'occasion de le voir.

— Comment vous vous appelez ? s'enquit la femelle.

— Vous voulez mon nom entier ? » Elle paraissait s'intéresser à moi – je sentais à son odeur que je l'attirais sexuellement, ce qui la rendait intéressante à mes yeux. Les femelles humaines avaient tendance à m'apprécier du moment que mes quelques tentacules corporels restaient couverts par des vêtements et mes tentacules de tête cachés dans mes cheveux. Les taches sensorielles sur mon visage et mes bras ressemblaient à de la peau ordinaire, bien qu'ils ne soient pas ordinaires au toucher.

« Votre nom humain, dit la femelle. Je connais déjà... Eka et Jodahs, mais je ne sais pas trop par lequel vous appeler.

— Eka est juste un terme affectueux pour les jeunes enfants, expliquai-je, comme Ielka pour les enfants mariés et Chka entre partenaires. Jodahs est mon nom personnel. La version humaine de mon nom entier est Jodahs Iyapo Leal Kaalnikanjlo. Mon prénom, les noms de famille de ma mère de naissance et de mon père humain, et le nom de Nikanj, qui commence par le clan dont il est issu et se termine par le clan de ses partenaires oankali. Si j'étais né d'une Oankali ou si je vous donnais la version oankali de mon nom, il serait beaucoup plus long et compliqué.

— J'en ai déjà entendu, répondit la femelle. Vous finirez par en abandonner certains.

— Non. Nous les modifions en fonction de nos besoins, mais nous ne les abandonnons pas. Ils apportent des informations très utiles, surtout quand les gens cherchent des partenaires.

— Je n'ai jamais entendu un nom comme Jodahs, fit remarquer le mâle.

— C'est un nom oankali. Un Oankali prénommé Jodahs est mort alors qu'il aidait à l'émigration. Ma mère de naissance pensait qu'il fallait honorer sa mémoire. Les Oankali n'ont pas pour tradition d'honorer les gens en leur donnant leur nom, mais ma mère a insisté. Ça lui arrive parfois d'insister pour conserver des coutumes humaines.

— Vous avez vraiment l'air humain », dit la femelle d'une voix douce.

Je souris. « Je suis un enfant. J'ai juste l'air inachevé.

— Vous avez quel âge?

— Vingt-neuf ans.

— Mon Dieu! Quand est-ce qu'on vous considérera comme un adulte?

— Après la métamorphose. » Je souris intérieurement. Bientôt. « J'ai un frère qui l'a subie à vingt et un ans et une sœur qui ne l'a amorcée qu'à trente-trois. Les gens changent quand leur corps est prêt et non à un âge donné. »

Elle resta un instant silencieuse. Nous atteignîmes les dernières vraies maisons de Lo – celles que l'on avait fait pousser à partir de la substance vivante de l'entité Lo. Dans ces maisons-là, les Humains sans partenaires oankali ne pouvaient pas ouvrir des murs ni lever des plateformes pour servir de table, de lit ou de chaise. Laissés seuls dans nos maisons, ces Humains en restaient prisonniers jusqu'à ce qu'un façonné, un Oankali ou un Humain en couple les libère. Voilà

pourquoi on leur avait d'abord donné une maison d'accueil puis un espace d'accueil. Dans cet espace, ils avaient construit leurs maisons mortes en bois coupé et chaume tressé. Ils utilisaient du feu pour s'éclairer et cuisiner, et il leur arrivait parfois d'incendier malencontreusement l'un de leurs logements. Les maisons qui ne brûlaient pas finissaient infestées de rongeurs et d'insectes qui mangeaient la nourriture des Humains et les mordaient ou les piquaient. De temps à autre, les Oankali s'y rendaient pour en chasser les nuisibles. Qui revenaient toujours. Qui bien avant l'arrivée des Oankali mangeaient déjà la nourriture des Humains et vivaient dans leurs logis. Malgré tout, l'espace d'accueil était relativement confortable. Les invités se nourrissaient d'arbres et de plantes à l'apparence trompeuse : il s'agissait en réalité d'extensions de l'entité Lo qui avaient été incitées à synthétiser des fruits et des légumes dont les formes, les fleurs et les textures seraient reconnaissables par les Humains. Fruits et légumes poussaient sur ce qui semblait être les arbres et les plantes adéquates. Lo gardait les lieux propres, s'occupant des déchets que les Humaines avaient tendance à jeter négligemment dans cet endroit temporaire.

« Il y a une maison vide là », dis-je, pointant le doigt.

La femelle regarda ma main plutôt que l'endroit que je désignais. D'un point de vue humain, j'avais trop de doigts et d'orteils. Sept sur chaque. Puisqu'ils faisaient partie de mains et de pieds à l'aspect distinctement humanoïde, les Humains ne les remarquaient généralement pas tout de suite.

J'ouvris la main, paume vers le haut pour qu'elle puisse la voir, et son expression passa de la curiosité à la surprise puis de nouveau à la curiosité, en passant par l'embarras.

« Est-ce que vous allez changer beaucoup en vous métamorphosant ? demanda-t-elle.

— Sans doute. Ceux qui sont nés d'une mère humaine deviennent plus oankali et ceux qui sont nés d'une mère oankali deviennent plus humains. Je suis de la première génération. Si vous voulez voir l'avenir, regardez les façonnés des troisième et quatrième générations. Ils sont beaucoup plus uniformes de bout en bout.

— Ce n'est pas notre avenir à nous, est intervenu le mâle.

— À vous de choisir », dis-je.

Le mâle se dirigea vers la maison vide. La femelle hésita. « Qu'est-ce que vous pensez de l'émigration ? » voulut-elle savoir.

Je la dévisageai ; je l'aimais bien, je n'avais pas envie de répondre. Mais ce genre de questions exigeait une réponse. Pourquoi les femelles humaines qui tenaient absolument à les poser étaient-elles si souvent petites et faibles ? L'environnement martien qu'ils allaient bientôt rejoindre était plus hostile que tout ce qu'ils avaient connu jusqu'à présent. Nous ferions en sorte de leur assurer les meilleures chances de survie. Nombre d'entre eux donneraient naissance à des enfants dans leur nouveau monde. Mais ils souffriraient aussi. Et au final, ce serait pour rien. Leur propre conflit génétique les avait

déjà trahis et détruits une fois. Ce ne serait pas la dernière.

« Vous devriez rester, conseillai-je à la femelle. Vous devriez vous joindre à nous.

— Pourquoi? »

J'avais très envie de ne pas la regarder, de m'éloigner d'elle. Pourtant, je continuai à lui faire face. « Je comprends que les Humains sont libres d'y aller, expliquai-je d'une voix douce. Je suis assez humain pour que mon corps le comprenne. Mais je suis assez oankali pour savoir que vous finirez par vous détruire encore une fois. »

Elle fronça les sourcils, gâtant son front lisse. « Vous voulez dire une autre guerre?

— C'est possible. Ou peut-être trouverez-vous un autre moyen. Avant votre guerre, vous vous employiez à trouver d'autres moyens d'y parvenir.

— Vous n'y connaissez rien. Vous êtes trop jeune.

— Vous feriez mieux de rester et de vous accoupler avec des façonnés ou des Oankali, insistai-je. Les enfants que nous façonnons sont dépourvus de défauts intrinsèques. Ce que nous construisons durera.

— Vous n'êtes qu'un enfant qui répète ce qu'on lui a raconté! »

Je secouai la tête. « Je perçois ce que je perçois. Personne n'a eu besoin de me dire comment utiliser mes sens, pas plus qu'on n'a eu besoin de vous dire comment voir ou entendre. L'Humanité porte en elle un conflit génétique fatal et vous le savez.

— Tout ce qu'on sait, c'est ce que nous ont dit les Oankali. » Le mâle était revenu. Il a passé son

bras autour de la femelle, l'éloignant de moi comme si je représentais une menace. « Ils ont peut-être des raisons de mentir. »

Je tournai mon attention vers lui. « Vous savez que c'est faux, ai-je rétorqué avec douceur. Il n'y a qu'à regarder votre propre histoire. Votre peuple est intelligent, et c'est une bonne chose. Les Oankali affirment que vous êtes sans doute l'une des espèces les plus intelligentes qu'ils aient jamais trouvées. Mais vous êtes aussi hiérarchiques – vous, vos ancêtres animaux les plus proches et les plus éloignés. L'intelligence est relativement récente chez les êtres vivants sur Terre, mais vos tendances hiérarchiques sont anciennes. Le neuf est trop souvent mis au service du vieux. Il le sera de nouveau. Vous êtes assez futés pour apprendre à vivre dans votre nouveau monde, mais vous êtes si hiérarchiques que vous vous autodétruirez à force d'essayer de le dominer et de vous dominer les uns les autres. Peut-être survivrez-vous longtemps, mais vous finirez par vous détruire.

— On pourrait survivre mille ans, a objecté le mâle. On ne se débrouillait pas trop mal sur Terre avant la guerre.

— C'est possible. Votre nouveau monde sera difficile. Il se peut qu'il requière la plus grande partie de votre attention et qu'il occupe vos tendances hiérarchiques un moment.

— On sera libres – nous, nos enfants, leurs enfants.

— Peut-être.

— On sera libres et totalement humains. Ça nous suffit. Peut-être même qu'on retournera dans l'espace

un jour. Si ça se trouve, les vôtres se trompent du tout au tout à notre sujet.

— Non. » Contrairement à moi, il ne savait pas lire les combinaisons génétiques. C'était comme s'il s'apprêtait à tomber d'une falaise juste parce qu'il ne pouvait pas la voir – ou parce que lui, ou plutôt ses descendants, ne s'écraieraient pas sur les rochers avant longtemps. Et que faisons-nous, nous qui connaissions la vérité? Nous l'aidions à atteindre la falaise. Nous l'y transportions.

« Peut-être qu'on survivra à votre peuple sur Terre, poursuivit-il.

— Je l'espère », répondis-je. Je voyais bien à son expression qu'il ne me croyait pas, mais j'étais sincère. Nous ne serions pas là – la Terre telle qu'il la connaissait ne serait pas là – plus de quelques siècles. Nous autres Oankali et façonnés étions un peuple d'explorateurs de l'espace, aussi curieux des autres êtres vivants et aussi avides d'en prendre possession que les Humains étaient hiérarchiques. Il nous faudrait un jour commencer à chercher longuement, très longuement, de nouvelles espèces avec lesquelles nous mélanger pour façonner de nouvelles formes de vie. Une grande partie de l'existence des Oankali était consacrée à ces recherches. Nous quitterions sans doute ce système solaire dans trois siècles. Je vivrais assez longtemps pour voir le départ de mes yeux. Et lorsque nous lèverions le camp, nous laisserions derrière nous un morceau de roche dénudé qui ressemblerait plus à la Lune qu'à la planète bleue. Il n'en savait rien. Il ne le saurait jamais. Le lui dire aurait été cruel.

« Est-ce qu'il vous arrive parfois de vous considérer, vous ou votre espèce, comme humains ? demanda la femelle. Certains d'entre vous paraissent tellement humains.

— Nous sentons notre humanité. Elle nous aide à vous comprendre et à comprendre les Oankali. Eux seuls ne vous auraient jamais laissé avoir votre colonie martienne.

— J'ai entendu dire qu'ils aidaient ! s'est exclamé le mâle. Votre... votre parent a dit qu'ils aidaient !

— S'ils aident, c'est parce que nous autres façonnés leur conseillons de vous autoriser à émigrer même si vous finirez par vous détruire. Les Oankali croient... les Oankali savent au plus profond d'eux qu'il est mal d'aider l'espèce humaine à se régénérer sans changer parce qu'elle se détruira de nouveau, ça ne fait aucun doute. Pour eux, ce serait comme concevoir délibérément un enfant si défectueux qu'il mourrait en bas âge.

— Ils ont tort. Un jour, nous leur prouverons à quel point ils ont tort. »

C'était une menace. Futile, mais qui lui procurait une légère satisfaction. « Les Humains d'ici vous montreront comment récolter votre nourriture, déclarai-je. Si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre, demandez à l'un de nous. » Je me tournai pour partir.

« Foutue condescendance », maugréa le mâle.

Je me retournai sans réfléchir. « Ah oui ? »

Le mâle fronça les sourcils, jura dans sa barbe et regagna la maison. Je compris alors qu'il était juste

en colère. Savoir que je les mettais parfois en colère m'embêtait. Ce n'était jamais intentionnel.

La femelle s'approcha de moi, toucha mon visage, examina mes cheveux. Les Humains qui ne s'étaient pas accouplés avec nous n'avaient jamais vraiment appris à nous toucher. Au mieux, ils nous agaçaient lorsqu'ils passaient les mains sur nos taches sensorielles; une fois qu'ils les découvraient, elles ne leur plaisaient pas.

La femelle retira sa main d'un geste brusque lorsque ses doigts effleurèrent celle que j'avais sous l'oreille gauche.

« Ce sont un peu comme des yeux qui ne peuvent pas se fermer pour se protéger, expliquai-je. Ça ne nous fait pas mal quand vous les touchez, mais ça nous dérange.

— Et alors? Vous devez apprendre aux gens comment vous toucher? »

Je souris et pris sa main dans la mienne. « Les mains ne posent jamais de problème », dis-je. Je la laissai plantée là à me regarder. Je la voyais grâce aux tentacules sensoriels dans mes cheveux. Elle resta là jusqu'à ce que le mâle sorte et l'attire à l'intérieur.